

# Une Eglise schizophrène ?

par Claude DUCARROZ, prêtre, Fribourg

*J'observe mon Eglise, celle que j'aime et que je sers. En notant certains symptômes, je me demande si elle n'est pas atteinte de schizophrénie.<sup>1</sup> Je me limiterai à ausculter sa pratique de trois sacrements, tels qu'ils sont vécus chez nous. Je m'inquiète et je m'interroge.*

Tout d'abord, le sacrement de la réconciliation, celui qu'on appelle encore familièrement *la confession*. C'est peu dire qu'il connaît dans nos paroisses une chute libre impressionnante. Il faut même le reconnaître : il a presque disparu de certaines contrées. Des chrétiens dits « pratiquants » ne voient plus la nécessité, voire même l'utilité, d'aller à confesse pour dire leurs péchés à un prêtre (pécheur) et en attendre un pardon que le Seigneur aurait remis entre ses mains, moyennant l'aveu de leurs fautes, à savoir « tous les péchés mortels dont le fidèle a conscience après s'être examiné sérieusement, même si ces péchés sont très secrets » (*Catéchisme de l'Eglise catholique* n° 1456).

Il est bien précisé que « celui qui a conscience d'avoir commis un péché mortel ne doit pas recevoir la sainte communion sans avoir préalablement reçu l'absolution sacramentelle » (*idem* n° 1457). Paradoxalement, au moment même où les chrétiens sont venus en plus grand nombre communier à l'Eucharistie, ils ont de plus en plus déserté les confessionnaux. Qu'est-ce à dire ?

L'Eucharistie, parlons-en. Si le public des dimanches est de plus en plus clairsemé, ce n'est pas seulement parce que les gens ont perdu la foi ou quitté la communion de l'Eglise. Beaucoup de catholiques sincères et engagés n'estiment plus que « le dimanche et les autres jours de fête de précepte,

les fidèles sont tenus par l'obligation de participer à la Messe » (*idem* n° 2180), malgré cette précision : « Ceux qui délibérément manquent à cette obligation commettent un péché grave » (*idem* n° 2181). En réalité, les chrétiens fervents ont une vraie vie eucharistique, mais l'obligation stricte de la messe chaque dimanche ne semble plus peser sur leur conscience. Ils ont d'autres rythmes que la séquence religieuse hebdomadaire. On en voit qui fréquentent les églises durant la semaine plutôt que le week-end, généralement consacré à la vie familiale et aux loisirs. Qu'est-ce à dire ?

Et le sacrement de l'ordre, celui qui « fait les prêtres » ? La foi des fidèles, mais aussi les nécessités engendrées par la raréfaction drastique des prêtres, ont provoqué une montée bienvenue des ministères laïcs. Comment ne pas s'en réjouir ? Mais en même temps, on voit ici et là d'étranges transferts. Des laïcs, et notamment des femmes, sont devenus de fait des animateurs intégraux de communautés chrétiennes. Ils y assument pratiquement tous les services, sauf celui de la consécration eucharistique. Souvent, un prêtre âgé rassemble ses dernières forces pour venir consacrer les hosties afin que les laïcs responsables puissent donner la communion lors des dimanches suivants, au cours de célébrations dites « en absence ou en attente de prêtres ».

S'il faut rendre hommage aux laïcs et diacres qui exercent ces ministères de suppléance, on ne peut que regretter, sur la durée, que les communautés se passent de plus en plus des prêtres et que ceux-ci soient si souvent réduits au ministère furtif de la consécration en parcourant villages et quartiers dans une sorte de marathon eucharistique. Qu'est-ce à dire ?

## Deux (fausses) solutions

Les descriptions ci-dessus sont des faits avérés, même si l'on pourra toujours dire que ce n'est pas ainsi partout (heureusement !). Mais la tendance, franchement, n'est-elle pas celle-ci, du moins chez nous ?

Une telle situation, si éloignée des souhaits, obligations et rappels venant de nos autorités ecclésiales, signale un syndrome de schizophrénie, à savoir une distance grandissante entre le fait et le droit, entre la pratique et la théorie, entre les injonctions des responsables et les us et coutumes des fidèles à la base. Le fossé s'accroît, on s'accommode de cet abysse. Mais à la longue, un tel «grand écart» n'est pas tenable. Ou alors, nous appartenons bel et bien, dans le domaine si capital des sacrements, à une Eglise qui tangué entre le virtuel proclamé et le réel pratiqué. Périlleuse acrobatie !

A mon avis, il y a deux (fausses) manières de réagir devant de telles «anomalies». Rappeler jusqu'à plus soif les strictes obligations traditionnelles, prêcher le retour aux antiques fidélités, réintroduire les rites et pratiques d'avant le Concile : c'est la tentation de ceux qui nous gouvernent. Il ne faut pas déprécier celles et ceux qui sont sensibles à ces rappels à l'ordre et s'y soumettent de bon cœur, surtout s'ils ont fait l'effort d'une nouvelle réflexion pour éclairer leurs motivations à l'obéissance. *Le Catéchisme de l'Eglise catholique* est un excellent instrument pour cela.

Mais comment ne pas voir que la crise est bien plus profonde, qu'elle exige davantage qu'une cosmétique de nostalgie ? Quand un peuple sincère, dans sa grande majorité, ne suit plus telle ou telle tradition, il faut peut-être commencer par l'écouter pour comprendre et chercher avec lui les remèdes à apporter.

De grandes déclarations tombant d'en haut peuvent avoir un certain effet sur le moment. Mais sont-elles aptes à soigner durablement et en profondeur une situation à ce point compromise ? Ne serait-il pas urgent de prendre plus au sérieux ce texte de Vatican II : «Les pasteurs doivent reconnaître la dignité et la responsabilité des laïcs dans l'Eglise ; ayant volontiers recours à la prudence de leurs conseils, leur remettant avec confiance des charges au service de l'Eglise, leur laissant la liberté et la marge d'action, stimulant même leur courage pour entreprendre de leur propre mouvement. Qu'avec un amour paternel ils accordent attention et considération dans le Christ aux essais, vœux et désirs proposés par les laïcs» (*Lumen gentium* n° 37) ? Heureusement, des synodes, forums et conseils mettent cela en pratique. Courageusement, non sans risques et périls.

L'autre réaction devant la crise se nomme résignation et finalement abandon. On peut aussi baisser les bras, accepter par exemple, de gré ou de force, que le sacrement du pardon s'efface peu à peu du paysage ecclésial, que l'Eucharistie devienne une annexe facultative de la vie chrétienne, que les prêtres disparaissent «faute de combattants». C'est la solution du découragement, du désespoir, de «après nous le déluge».

Des prêtres fatigués, des laïcs déçus se laissent aller à de telles dérives qui passent par pertes et profits des éléments essentiels de notre tradition catholique. Mais peut-on sérieusement, devant Dieu et devant l'Eglise, abdiquer ainsi quand il s'agit des sacrements, des cadeaux venus de l'Evangile, qui doivent irriguer sans cesse la vie



*Des mobilisations inédites.*

des communautés chrétiennes et fortifier les chrétiens en vue d'un témoignage fort au milieu de la société ?

## De saints réformateurs

Je crois que l'Esprit, comme l'histoire le démontre, est capable de faire rebondir l'Eglise, de la sortir plus évangélique des crises qu'elle traverse, de la conduire sur des chemins inédits sans la détourner des fidélités fondamentales qui la font exister depuis ses débuts comme peuple de Dieu, corps du Christ et temple de l'Esprit. Dans la prière, il nous faut demander pour notre Eglise de nouveaux prophètes, des théologiens visionnaires - comme Thomas d'Aquin à son époque -, des réformateurs hardis qui soient en même temps des saints.

Ce qui a fait bouger l'Eglise jadis, ce qui l'a transformée quand il le fallait, ce sont des chrétiens de toutes sortes qui avaient au cœur le feu de la Parole et l'audace d'une étonnante fécondité pastorale. Tant de fondateurs et de fondatrices, pas toujours bien

notés en leurs commencements, nous incitent à miser sur une telle créativité. Par fidélité aux signes de leur temps, les moines irlandais ont révolutionné la pratique du sacrement du pardon au VII<sup>e</sup> siècle contre l'avis des évêques, le pape Pie X a bouleversé les habitudes eucharistiques en 1910 en invitant les petits enfants à la communion, le II<sup>e</sup> concile du Latran (1139) a soumis tous les prêtres latins à la discipline monastique, etc.

Il serait présomptueux de croire qu'un homme seul, fût-il pape, a la solution. Ni le statisme dans le repli frileux sur un passé révolu, ni le renoncement par capitulation et finalement par manque de foi. Je le crois : on peut retrouver ces précieux sacrements, mais autrement.

Le sacrement du pardon, par exemple. Les formules hybrides - préparation communautaire, aveu et absolution personnels - ont montré leurs limites. Les deux pôles ont encore de l'avenir. Il faut tirer tout le bénéfice sacramentel de la célébration communautaire avec absolution collective, à condition que ces liturgies soient bien préparées pour être bien vécues, sans retomber dans

des formules «à la va-vite» qui seraient un nouveau ritualisme vite épuisé. A l'autre extrémité du spectre, on constate que les chrétiens, surtout ceux qui vivent des moments de crise, cherchent des frères et sœurs pour une écoute personnelle, qui prennent le temps de faire le point avec eux et de les conseiller. Les monastères et les maisons de retraites regorgent de demandes. Peut-être les prêtres devraient-ils réapprendre à devenir des accompagnateurs spirituels dans des dialogues très personnalisés. Avec absolue individuelle, évidemment.

Ne soyons pas pessimistes ! Les chrétiens d'aujourd'hui assistent moins à la messe dominicale, mais ils communient davantage que leurs aînés d'avant le concile Vatican II. Aucune eucharistie ne peut être vécue sans solliciter la foi. L'ambiance ne peut tenir lieu de mystère. «Il est grand le mystère de la foi.» Mais les cérémonies de qualité, avec un lien profond entre la parole de Dieu et la vie concrète, attirent encore de nombreux fidèles. Il faut certainement diminuer le nombre des célébrations afin de réunir un vrai peuple vivant plutôt que de multiplier dans de vastes églises presque vides des assemblées réduites frappées d'ennui ou de déprime. Et privilégier les messes de petits groupes dans les quartiers, les maisons, lors de rencontres cellulaires, là où l'on peut, tout en veillant à la dignité de la liturgie, coller davantage aux besoins et au style religieux des participants.

Les prêtres sont des cadeaux de Dieu, mais ils ne tombent pas du ciel. Quand on aura débridé les voies d'accès à ce ministère indispensable, je suis sûr que des personnes inédites pourront mieux entendre les appels de l'Evangile, que les communautés deviendront des relais efficaces pour ces vocations. On n'évitera jamais les étapes du discernement, ni la formation indispensable avant l'ordination. Mais je crois qu'on pourra reconnaître les aptitudes et consacrer davantage de prêtres si l'on rend aux communautés des espaces

dans lesquels l'Esprit pourra souffler où il veut et appeler comme il veut. Pas nécessairement dans le seul vivier très restreint des célibataires masculins.

## Mobilisation

Vaste programme me direz-vous. Il doit s'accompagner d'une replongée dans la fraîcheur des sources évangéliques, d'un renouveau de la spiritualité, d'une catéchèse renouvelée, d'une décentralisation des pouvoirs de décision dans notre Eglise, d'une collaboration œcuménique plus intense. En un mot : la mobilisation de tout le peuple de Dieu. On peut imaginer tout cela sous la forme d'un nouveau concile. A moins que d'autres formules, encore inédites, soient plus adaptées à notre temps. Ne voit-on pas, de nos jours comme jadis, des hommes et des femmes charismatiques fonder des communautés nouvelles, lancer des mouvements de spiritualité ajustés à notre monde moderne, renouveler d'antiques ordres religieux ?

Je crois plus que jamais à cette profession de foi de l'apôtre Paul : «Ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi» (2 Tm 1,7). Sans oublier cette recommandation : «N'ôtez pas l'Esprit, ne méprisez pas les dons de prophétie ; examinez tout avec discernement ; retenez ce qui est bon» (1 Th 5,19-20).

Oui, que nous réalisions la promesse du Christ : «Tout scribe devenu disciple du Royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et du vieux» (Mt 13,52).

**C. D.**

---

<sup>1</sup> Schizophrénie : psychose caractérisée par la rupture de contact avec le monde extérieur, manifestée par la discordance et l'autisme.